

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 38 (2008)
Heft: 5

Artikel: Mai 68 le mois où le monde a changé
Autor: Muller, Mariette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827032>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mai 68

Le mois où le monde a changé

Il y a des dates qui sont comme des marqueurs dans une existence. Mai 68 en est une. Elle agit sur la mémoire comme un révélateur. En tout cas, pour celles et ceux qui avaient 20 ans – un peu plus ou un peu moins – à l'époque.

Que faisiez-vous en Mai 68? La question est toute rhétorique. L'intérêt, ce n'est pas tant de savoir ce qu'on faisait, que ce qui reste de ce temps. Moi, j'avais 15 ans. J'étais en dernière année d'école. Cette année-là, j'avais reçu pour Noël ou mon anniversaire un transistor. Je le vois comme si c'était hier: tout petit, il tenait dans la main. Il était recouvert d'une housse beige, très élégante, que je veux croire aujourd'hui encore en cuir véritable. Evidemment, il fallait souvent changer les piles. Mais qu'importe! En OUC ou en FM, le monde entier s'invitait dans ma chambre. L'heure des devoirs était devenue celle de *Salut les copains!* sur Europe 1. Et puis voilà que début mai, les flashes d'infos se mettent à interrompre plus souvent qu'à leur tour mes émissions préférées. Pareil sur les

autres radios dites «périphériques», Radio Luxembourg ou RMC. Il se passait des choses étonnantes à Paris. L'oreille collée à mon transistor, j'écoutais heure par heure le compte rendu des «événements». Des jeunes descendaient dans les rues de

«Pendant un mois, on a bien cru que c'était la révolution.»

Paris pour manifester. Sur le fond, je ne comprenais pas grand-chose, mais j'apprenais la géographie de la ville: Sorbonne, Quartier latin, boulevard Saint-Michel, Carrefour de l'Odéon, Denfert-Rochereau... Et puis, il y a eu les barricades rue Gay-Lussac. J'ai tout de suite aimé

la sonorité du nom de cette rue emprunté au physicien français qui découvrit la dilatation du gaz. Moi, par radio interposée, je découvrais les effets des gaz lacrymogènes sur les yeux et les voies respiratoires. J'apprenais qu'on pouvait fabriquer soi-même son cocktail Molotov. Je recopiais sur mes cahiers des phrases: «Il est interdit d'interdire», «Sous les pavés, la plage», «Prenez vos désirs pour la réalité»...

Le soir, sur la télévision romande, notre unique chaîne d'alors, arrivaient en noir et blanc les images des manifs: des étudiants en cravate face aux forces de l'ordre bottées, casquées derrière des boucliers en osier, des voitures qui brûlent, des pavés qui fusent, de la fumée partout... Pendant un mois, on a bien cru que



Ba.ch

Le 6 mai, les premières émeutes se déroulent au Quartier latin.

Les dates

3 mai: début des événements avec une manifestation dans la cour de la Sorbonne.

7 mai: vingt mille manifestants prennent part à la longue marche des étudiants dans Paris. L'agitation gagne la province.

10 mai: nuit des barricades dans le Quartier latin, violemment réprimée par la police. L'opinion publique penche en faveur des manifestants.

13 mai: appel à la grève générale.

23 mai: la France entière est paralysée: sept millions de personnes sont en grève.

27 mai: les accords de Grenelle entre syndicats et patronat capotent.

29 mai: pendant 24 heures, le général de Gaulle disparaît. Il s'est envolé pour Baden-Baden, où il rencontre en secret le général Massu.

30 mai: de Gaulle est de retour. Il annonce la dissolution de l'Assemblée nationale et des élections législatives. Sur les Champs-Élysées, 400 000 personnes lui manifestent leur soutien.

En juin, la droite sortira vainqueur du scrutin. Un an plus tard, le général de Gaulle lance son référendum pour la régionalisation. Il est désavoué et quitte le pouvoir. Georges Pompidou est élu président.

A lire: *Mai 68 raconté à ceux qui ne l'ont pas vécu*, Patrick Rotman (160 pages), Editions du Seuil.

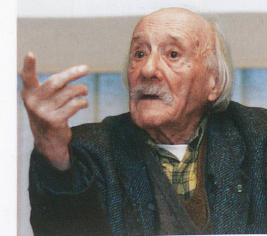
«On a été enfumé par les milices»

Maurice Chappaz

Ecrivain

52 ans en Mai 68

L'écrivain valaisan se trouve un peu par hasard à Paris où il était venu lire ses poèmes. Il assiste donc aux événements. Dans une lettre au jeune Jean-Marc Lovey, autre plume valaisanne, Maurice Chappaz raconte: «On tousse, on crache sans arrêt. C'est qu'il y a une heure on a été balourdement cerné dans un café du boulevard Montparnasse, enfumé par les milices par toutes les fentes. Il fallait casser la devanture à coups de chaise pour bondir. C'était le nuage blanc. La porte bouclée par le gérant s'est ouverte, un vol de



Edipresse/Chantal Dervey

grenades à gaz a bousculé directement le local. Je les vois grésiller sur les tables. Les policiers n'ont pu ou voulu nous cueillir tous (...)

Tiré de: *La Tentation de l'Orient*, Maurice Chappaz, Jean-Marc Lovey, Editions Zoé Poche.

Témoignages

Claire Guyot, de Bienne, 45 ans en Mai 68. La date est restée gravée dans sa mémoire. « Nous avions loué un appartement en Espagne. C'étaient nos premières vacances à la mer. Les grèves paralysaient la France, mais on ne pouvait plus annuler la réservation. Nous sommes partis avec deux jerrycans d'essence. On a traversé la France sans rencontrer de voitures, ni de policiers sur les routes. Jamais, on a roulé d'une façon aussi agréable. A Narbonne, je me souviens qu'il y avait une manifestation. « Venez, c'est l'anarchie ! » nous criaient les gens en nous appelant à participer. Quinze jours plus tard, au retour, c'était tout différent : les routes étaient surchargées de camions-citernes qui montaient réapprovisionner le nord. »

Odile Mariétan, Monthey, 27 ans en 1968. Cette Franco-Suisse vivait à Caen, en Basse-Normandie, où elle était employée administrative à l'université : « Tout était perturbé, même la poste. Les lettres que j'envoyais à mon fiancé en Suisse ne lui sont jamais parvenues ou alors elles portaient le cachet de Guernesey. Je voyais ces émeutes d'un drôle d'œil ! Partout, il y avait des inscriptions sur les murs. Les étudiants nous empêchaient d'entrer dans la fac. Une fois, on a dû passer par une fenêtre. Sans parler des gaz lacrymogènes ! On entendait aussi beaucoup parler de liberté sexuelle. C'était le début des communautés. Maintenant, quand j'y pense, c'était le début de la décadence. Trop de liberté tue la liberté. »

Catherine*, Genève, 19 ans en Mai 68. « J'étais étudiante en sciences de l'éducation pour devenir enseignante à l'école enfantine. Bien sûr, nous savions ce qui se passait à Paris, mais c'était loin. A Genève, c'est à la fin de l'année

68 que les étudiants, les assistants et les professeurs de l'Université se sont mis en grève. Des séances de discussions, des états généraux et des réunions avec les recteurs étaient organisés. Nous y avons participé activement, c'était en quelque sorte des travaux pratiques. Avec une camarade d'étude, je prenais les procès-verbaux de ces réunions. Un sacré défi pour nous qui n'avions aucune habitude professionnelle dans ce domaine. Cela nous a appris à rédiger des comptes rendus. Par la suite, après avoir enseigné quelques années, je me suis tournée vers les travaux de secrétaire plus tard, au retour, c'était tout différent : les routes étaient surchargées de camions-citernes qui montaient réapprovisionner le nord. »

* prénom d'emprunt

Marie-Claude Sudan, Le Locle, 20 ans en Mai 68. « Pour moi, étudiante en première (et unique) année à l'Université de Strasbourg, ce fut une parenthèse haute en couleur ! raconte cette soixante-huitarde franco-suisse. Durant cette période c'était : la liberté dans ma petite chambre en face du jardin botanique ; le grand chambardement à la fac de Lettres avec des colloques, meetings, flots de paroles... ; la grève générale et ses « manifs » ; le printemps qui explosait le long des berges de l'Ill ; la chaude ambiance des *Winstuben* dans le vieux Strasbourg ; les premiers émois amoureux notamment sur des slows torrides comme *Only You* ou *L'Aigle noir* de Barbara ! Mais on n'était pas pressés d'avoir nos premières relations intimes ! Je venais d'avoir 20 ans, j'étais belle, en bonne santé. J'avais une jolie robe et des chaussures qui, parfois, me meurtrissaient les petons. »



La grande manif du 7 mai a vu vingt mille étudiants descendre dans les rues de Paris (ici boulevard Saint-Germain).

c'était la révolution. Mais en fait que s'est-il passé durant ces trente jours ?

Une page d'histoire

Dans cette période de commémoration, de nombreux ouvrages reviennent sur les événements de Mai 68, un épisode d'histoire qu'il faut replacer dans son contexte. En 1968, pour la première fois depuis une douzaine d'années, la France n'est pas en guerre. Pour un peu elle s'ennuierait, comme l'écrivait en février de cette année-là Pierre Viannson-Ponté dans le journal *Le Monde*. Le pays connaît une prospérité économique comme jamais. On est en plein dans les Trente Glorieuses. Les enfants du baby-boom, y compris ceux des classes moyennes, sont en âge d'entrer à l'université. Un tiers des Français a moins de 20 ans. En 1968, la France « compte huit millions de jeunes entre 16 et 24 ans », rappelle Patrick Rotman, écrivain et spécialiste de Mai 68, pour montrer l'importance du facteur « jeunesse » dans les événements.

Revers de la médaille : la société française fonctionne encore sur un mode archaïque. Les institutions sont régies selon des hiérarchies figées et des modèles autoritaires. Le premier étant celui de l'Etat, incarné par le général de Gaulle. Le progrès est en marche, mais la

société française demeure corsetée dans une morale rigide avec des valeurs familiales et éducatives désuètes. C'est dans ce contexte

particulier que se produisent les événements de Mai 68. La crise est d'abord estudiantine : les structures universitaires n'ont

« J'écrivais deux papiers par jour »

Claude Torracinta

Journaliste, correspondant à Paris pour *La Tribune de Genève* et pigiste pour la Télévision Suisse Romande

33 ans en Mai 68

« J'habitais le Quartier latin, j'étais donc aux premières loges, se souvient Claude Torracinta. Toute la famille a d'ailleurs vécu les événements de près. Mes filles n'allaient plus à l'école. Je faisais deux papiers par jour pour *La Tribune* et je couvrais les événements pour la télévision. De Mai 68, je garde le souvenir d'une explosion libertaire : dans la rue, les gens se parlaient. Cela a été une prise de parole et une affirmation des minorités, qu'il s'agisse des féministes ou des homosexuels. Sur le moment, on n'a pas vraiment remarqué ce phénomène qui, par la suite, n'a fait que s'amplifier. » Quand on lui demande si Mai 68 pourrait se reproduire, Claude Torracinta n'hésite pas une seconde. « L'histoire ne se ré-



Pascal Balz/a

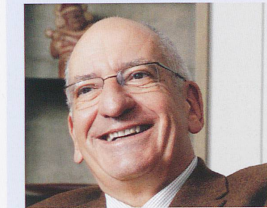
pète pas, même si on dit qu'elle bégaie. Le contexte social et économique est totalement différent aujourd'hui. Mai 68 se situait dans une période de plein emploi. On ne parlait pas de chômage à cette époque-là. Ce qui me frappe aujourd'hui, c'est le malaise et le mal-être des gens. J'ai le sentiment d'une société qui n'est pas heureuse. On vit dans un climat d'insatisfaction et d'inquiétude. Cette situation risque de favoriser la tendance au repli, les réflexes identitaires et la recherche de boucs émissaires. Ce sont des signes auxquels les politiques doivent absolument être attentifs. » (Lire aussi en page 13.)

« L'imagination n'était pas sous les pavés »

Pascal Couchepin

Président de la Confédération

26 ans en Mai 1968



Philippe Dubois/a

« J'étais à l'Université et pendant les événements, je passais trois semaines au service militaire. J'ai vécu par procuration ce qui se passait à Paris, mais avec beaucoup d'intérêt. »

– Quel était votre sentiment à ce moment-là ?

– Comme tout le monde, je pensais que si on arrivait à créer un monde nouveau, ce serait formidable. Mais au-dedans de moi-même, j'étais assez réaliste pour savoir que l'imagination n'était pas sous les pavés.

– Quarante ans après, qu'est-ce que cela a changé selon vous ?

– Beaucoup de choses dans les rapports d'autorité. Maintenant, il y a une sorte de vague contraire qui revient.

– Etiez-vous ce que l'on appelle un soixante-huitarde ?

– Non, pas vraiment.

– Vous n'avez jamais lancé de pavé ?

– Cela, je ne le dirai pas. Mais je n'ai pas été baba-cool. Avec mes convictions, je passe même pour être le contraire aux yeux de certains. Pourtant, j'ai beaucoup de sympathie pour les gens qui ont cassé des structures qui étaient désuètes. Même s'ils sont allés trop loin dans l'autre sens.

Propos recueillis par Jean-Robert Probst



pas réussi à s'adapter assez rapidement à l'afflux des étudiants. Elle est sociale ensuite, avec le refus de l'autoritarisme, la volonté de faire bouger les mœurs. C'est le cas notamment dans le domaine de la sexualité. La crise devient rapidement politique, avec la remise en cause du pouvoir. Après les manifestations d'étudiants au cours des premières semaines du mois, c'est au tour des ouvriers de prendre le relais. La France entière est en grève. Du jamais vu!

En Suisse aussi

Ailleurs en Europe, aux Etats-Unis et au Japon, des mouvements similaires se sont produits, sans jamais atteindre toutefois l'ampleur de ceux de Mai 68 en France. Même en Suisse, des manifestations d'étudiants se déroulèrent à la rentrée universitaire cette année-là. La lame de fond n'atteindra véritablement notre pays que quelques années plus tard, avec les mouvements pacifistes, anti-nucléaires et les mouvements de jeunes.

Aujourd'hui, sans trop se tromper, on peut affirmer que Mai 68 a avant tout été le déclencheur d'un changement de société, dont nous sommes tous bénéficiaires, malgré ce qu'affirment ses détracteurs. Les quelques semaines, pendant lesquelles on a pu croire à une révolution, ont permis des avancées sociales, la mise en avant de justes revendications notamment féministes, une plus grande liberté sexuelle, un goût pour la chose politique et peut-être aussi pour le bonheur.

Et vous, que faisiez-vous en Mai 68? Vous en souvenez-vous? On a cru que le monde allait changer. C'était il y a 40 ans, rappelez-vous... ■

A voir: *Une Suisse rebelle. 1968-2008*, exposition du 4 avril au 10 août au Musée historique de Lausanne.

«Mon Mai 68 s'est passé plus tard»

Yvette Théraulaz

Comédienne
et chanteuse

20 ans en Mai 68

«J'étais au Théâtre populaire romand, basé à l'époque dans le Val-de-Ruz. Nous faisons du théâtre citoyen, du théâtre engagé. On avait monté un spectacle autour du journal. On décortiquait les interactions entre le contenu rédactionnel et les impératifs économiques. En même temps, on continuait de donner un autre spectacle *Jeunesse 65*, qui préfigurait Mai 68. Cet automne au théâtre de Vidy, je présente un spectacle *Histoires d'Elles*, qui parle du mouvement féministe et aussi de Mai 68. En Mai 68, les femmes étaient plutôt des égéries, elles n'étaient pas vraiment reconnues. Le mouvement de libération des femmes est né au début des années 70, dans la foulée de Mai 68. Malgré ce que Sarkozy et d'autres veulent nous dire, Mai 68 a permis de formidables



Valdemar Verissimo

avancées, à divers niveaux. Sur le plan culturel, cela a été une prise de parole. Mon Mai 68 à moi s'est passé quelques années après, avec la libération des femmes, qu'on doit à la contraception, à la pilule et à la dépénalisation de l'avortement.»

«En 68 le bonheur, en 2008 le profit»



Edipresse/Janine Jousson

Michel Bühler

Chanteur et écrivain

23 ans, en 1968

«A ce moment-là, j'étais instituteur aux Tuileries de Grandson. J'ai dû aller une fois à Paris voir ce qui se passait. J'avoue que sur

le moment, je n'ai pas compris grand-chose. Je suivais les événements: les bagnoles qui brûlaient, la violence contre les jeunes. Aujourd'hui, avec le recul, je vois les conséquences: le changement des mentalités, l'émancipation des femmes, la fin d'une hiérarchie. Et puis, surtout la recherche du bonheur, c'était cela Mai 68. Aujourd'hui, c'est plutôt la recherche du profit.»

Du 3 au 21 juin, Michel Bühler est à l'affiche du théâtre de Vidy Lausanne, pour un hommage à Gilles. *Les Trois Cloches*, chansons de Jean Villard Gilles, par Michel Bühler et Sarcloret.